

CULTURE

La culture Capital

«Nous installons en notre sainte citadelle ce monstre de malheur. À ce moment aussi, Cassandre ouvre la bouche, dévoilant l'avenir. Elle que, par l'ordre d'un dieu, les Troyens n'ont jamais crue. Et nous, malheureux, qui vivions notre dernier jour dans la ville, nous orons les temples des dieux de feuillages de fête.» Virgile, *Énéide*, livre II.

L'histoire du cheval de Troie est la grande métaphore du film, celle-là même où l'on voit les Grecs choisir la ruse, ayant sans succès assiégé la ville de Troie pendant dix ans. Découvrant ce cheval de bois abandonné par leurs ennemis, les Troyens, décident de l'honorer et ce malgré les injonctions de Cassandre à le détruire. Ils préparent alors une fête immense et parent

leur ville. Cette fête sera leur dernière.

Ainsi, le film de Nicolas Burlaud nous emmène sur le chemin de la destruction du Marseille populaire et de l'entrée féroce des promoteurs avec comme cheval de Troie «Marseille Capitale Européenne de la Culture» mise en place par CCI, la Chambre de Commerce locale.

Ce film questionne le choix politique des grandes agglomérations de pousser toujours un peu plus loin le peuple, les pauvres et de développer des zones réservées aux marchands. Il interroge aussi l'instrumentalisation de l'art et de la culture et de ses acteurs.

Les uns détruisent, les autres résistent et bâtissent des assemblées ; comme ce collectif d'habitants «Mar-

seille centre ville» qui depuis des années organise les riverains de la rue de la République au cœur de la cité. On voit aussi se mettre en place une surveillance vidéo perfectionnée sous l'œil intéressé des politiques locaux et nationaux. La nouvelle ville ne va pas sans contrôle.

Fort de son expérience de télé de cités faite au sein du collectif «Primitivi», Nicolas Burlaud a su mettre tout ça sur la toile, filmer sa ville comme il l'aime et comme elle s'enfuit.

N'hésitez pas à prendre contact avec Nicolas Burlaud, il n'hésitera pas à accompagner son film.

MpI, Stics 13



«La fête est finie»
un film de Nicolas Burlaud, 72 minutes, 2014.
Production : Primitivi avec le soutien de la cie Les Inachevés - Académie des savoirs et des pratiques artistiques partagées (inter-générationnelles) : Moïse Touré & Céline Chagnas.
Distribution : Primitivi/ 360° et même plus.
Contact : lafeteestfinie@primitivi.org ou 06 62 46 14 06.

Tordre l'Histoire

Non, Charles Martel n'est pas un héros de l'histoire de France, voire de l'histoire de l'Europe. Il n'a pas mis un coup d'arrêt à la conquête musulmane à Poitiers en 732 : il a juste stoppé une expédition hasardeuse de pillards. «Loin d'être un choc de civilisations ou une entreprise de colonisation, l'expédition d'Abd al-Rabmân tenait davantage du raid, arme classique de l'Islam impérial» : certes, une attaque militaire, c'est pas terrible, peu importe à quoi elle est due. Mais en y mettant fin, Charles Martel ne cherchait de fait pas à défendre la chrétienté : pas très en odeur de sainteté auprès du pape, il était mû par des intérêts géopolitiques. La France était très loin d'être unie,

à l'époque, et les guerres internes étaient légion. L'Europe entière ressemblait à un patchwork d'entités diverses, prêtes à toutes les conquêtes de territoires.

L'enseignement général de ce livre, c'est de montrer qu'au travers de ceux qui ont écrit l'histoire de France, la bataille de Poitiers fut au mieux «un événement périphérique, servant à justifier l'un ou l'autre des points de vue». Y compris au travers de la littérature ou des manuels scolaires d'histoire : la figure de Charles Martel et la date de 732 sont tour à tour présentes ou absentes, encensées ou minorées.

Faire d'un événement aussi lointain que peu documenté une des

fondations de notre époque, c'est élaborer ses théories sur des sables mouvants : l'extrême droite s'y adonne, ce n'est pas très étonnant. Mais afin que sa lecture partielle de l'Histoire ne devienne pas l'air du temps, il était temps de dégonfler la baudruche sur laquelle plastronnent tant de nauséabonds personnages. S'il faut en finir avec ces fanfarons, coupons-leur l'herbe sous le pied ! Leur vision de l'Histoire n'est pas la nôtre, leurs buts ne sont pas les nôtres. Vivons intelligemment, vivons librement : sans nation ni sans religion !

Bastien, SIPMCS



Charles Martel et la bataille de Poitiers, de l'histoire au mythe identitaire
William Blanc, Christophe Naudin
éditions Libertalia
328 pages, 17 €.

La découverte de Bluesland

Alan Lomax raconte avec gourmandise ses pérégrinations dans la région du Delta du Mississippi, «le pays où naquit le blues», dans les années quarante et qu'il va poursuivre jusque dans les années quatre-vingt, dans un cadre universitaire. Il cherche les interprètes d'un blues rural, authentique, puissant. Il va de plantation en plantation, de prison en camp de forçats, d'églises en honky tonk (bar dancing, souvent une simple cabane dans la campagne.) et enregistre les chants, les paroles et la musique grâce à un matériel sophistiqué pour l'époque qui grave en prise directe. Étant blanc, il va à la rencontre des noirs ce qui entraîne des problèmes (avec les blancs !) dans ce sud raciste imprégné de culture d'apartheid. Il est ainsi obligé de se cacher pour serrer la main des musiciens noirs. Il fraternise, ce qui est interdit. Son récit est passionnant, c'est un homme intègre qui comprend et critique l'époque de l'esclavage, ses séquelles et l'exploitation

des noirs.

Il fait chaud, très chaud, on mange du porc grillé et on boit du whisky de contrebande, pas loin un marais, ou un champ de coton exhale ses odeurs. Un homme seul, à la guitare, de sa voix puissante et grâce à un jeu complexe et quasi percussif entraîne tout le monde dans la danse. Et le blues raconte tout : la pauvreté, le travail, les femmes, le sexe, le jeu, le désespoir, l'amour perdu, l'alcool et la cocaïne, la prison, la pesanteur et la grâce. Et ceci non sans humour et auto-dérision. En musicologue averti, Lomax insiste toujours sur les origines africaines de la musique et des danses, et aussi ses métissages au contact des blancs européens. Bien que ce livre soit long, documenté et sérieux, c'est aussi un formidable cri du cœur d'un bourgeois blanc aux idées longues et larges envers un peuple noir en quasi servitude. Il se fait le serviteur du blues, ni son prophète ni son maître à penser. Il est le premier à enregistrer le grand

Muddy Waters, à l'époque simple métayer dépendant d'un maître blanc et d'une plantation, qui, plus tard, à Chicago, va enregistrer les tables de la loi du blues électrifié. Ce blues si rugueux et si exotique va captiver un public anglais blanc qui apprendra vite. Quand Keith Richards rencontre Mick Jagger, ce dernier a un LP de Muddy Waters sous le bras, et le nom des Rolling Stones viendra de Rollin' Stone, une chanson du même Muddy Waters. De l'avis de Lomax, ces blancs-becs (Clapton, The Animals, Jeff Beck, The Beatles, etc) sont loin du blues authentique. «Pour jouer le Blues, il faut avoir le blues».

Une compilation accompagne le livre et on retrouve ainsi les enregistrements évoqués dans le texte. Bien qu'assez cher, ce livre vaut vraiment le coup, c'est devenu un classique pour tout amateur de musique.

Gilles Durand, Intercos Nantes



Le pays où naquit le blues
Alan Lomax
traduit par Jacques Vassal,
éditions les Fondateurs de Briques
672 pages, 35 euros,
avec un CD